



Max Billancourt

Le Daron

BILLANCOURT MAX

Le Daron

© BILLANCOURT MAX, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3054-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Notre plus grande gloire n'est pas de ne jamais tomber, mais de nous relever à chaque fois.

Confucius

Tout ce que tu feras sera dérisoire, mais il est essentiel que tu le fasses.

Gandhi

DIRE QUE LE DARON EST MORT

Un hôpital dans la banlieue lyonnaise, ni plus ni moins triste que les autres, ni plus beau ou moins laid. Un hôpital avec un service de cancérologie. C'est blanc et impersonnel. Ca sent les médicaments, l'éther, cette affreuse odeur qui colle aux vêtements, à la peau, dont on ne peut se défaire, qui reste dans la bouche et dans l'esprit quoiqu'on fasse, même parti de l'hôpital depuis longtemps.

Le personnel est gentil et compatissant. Il vous parle tout bas, avec douceur. Il a l'habitude, lui, mais il comprend que l'on est triste parce qu'il sait, il nous l'a dit, qu'il n'y en a plus pour bien longtemps pour ce papa malade, allongé sur son lit, dans le coma, des tuyaux dans le nez et qui respire bruyamment, qui aspire de longues goulées d'air comme pour prolonger ce qui lui reste de vie.

— C'est pour bientôt, messieurs, demain peut-être. Vous pouvez rentrer chez vous. Il ne se passera rien cette nuit.

— Vous êtes sûre, docteur, sinon on peut rester, vous savez.

— Allez dormir un peu, je vous dis. Je vous appelle s'il se passe quelque chose. C'est promis.

Nous sommes là, avec le frangin, depuis des heures, à veiller notre daron qui va mourir. On lui parle. On lui raconte des choses. On lui dit que tout va bien. On ne sait pas s'il nous entend. Le chef du service dit qu'en principe, non il n'entend pas. Il est dans le coma, sous l'effet d'un puissant anti douleur. Mais nous on n'est pas sûrs. On pense qu'il vaut mieux faire gaffe à ne pas dire de conneries pour éviter au daron de mourir dans de mauvaises pensées. Alors on raconte des choses gaies, des choses qui rassurent, des anecdotes amusantes. On parle du passé, de sa vie, des gens qu'il a aimés et surtout de notre maman, sa femme tant chérie, morte il y a si longtemps. On parle de nous, de nos enfants, tout ça. En disant que tout va bien, que nous sommes heureux. Pour le rassurer, lui faire comprendre qu'il peut partir en

paix.

Jamais peut-être on ne l'a autant aimé que dans ces moments atroces. Et, d'une certaine manière, on s'en fait un peu reproche. On aurait dû l'aimer comme ça tout au long de notre vie, à chaque instant, toujours, tout le temps, sans désespérer et le lui dire. Le lui dire. On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime qu'on les aime. On s'en rend compte souvent trop tard. Mais c'est comme ça, pour tout le monde. C'est d'une terrible banalité. Il n'empêche que, là, devant ce lit de malheur, on se regarde avec le frangin, les yeux humides, et tous deux, ensemble, on dit « on t'aime daron, tu sais. On t'aime très fort ».

On rentre dormir un peu. La maison de notre père, dans laquelle nous séjournons depuis quelques jours, n'est pas très loin, une vingtaine de kilomètres, au-delà de la banlieue, dans un village du département de l'Ain. Dans la bagnole, on fume en silence. Quoi se dire. Les deux frangins, nous sommes dans le même bateau, une embarcation funeste qui va bientôt nous prendre notre père et l'emmener Dieu sait où. Et encore, on ne croit pas en Dieu. Alors c'est encore pire. Pour l'emmener définitivement, point à la ligne. Et on ne peut rien faire. C'est pour ça qu'on fume en silence dans la *verdine*, tristes, abattus, démunis. C'est tout un monde qui va prendre fin avec la mort du daron, son monde à lui, bien sûr, mais aussi celui de notre enfance et de notre jeunesse. Toute une époque qui va se terminer, que la mort du daron va bientôt précipiter avec lui dans le néant, dans le grand trou noir, à tout jamais.

C'est pour ça qu'on fume en silence, les yeux fixes, tristes, abattus, démunis.

En pleine nuit, à deux heures et demie du matin, le téléphone sonne, en bas, dans le petit salon. Le frangin dort à poings fermés dans le lit d'à côté. Il n'entend rien, mais moi si. La sonnerie insiste. Putain, saloperie de sonnerie ! Je descends en catastrophe, complètement dans les vapes et très inquiet. Je me doute de la nature du coup de fil.

— Allo, monsieur. Votre papa vient de mourir, il y a quelques minutes. Vous avez demandé que l'on vous prévienne si ça arrivait.

— Merci madame. On arrive.

Putain, le daron est mort sans nous. Elle avait dit pourtant cette dame qu'on pouvait partir. Il est mort tout seul. Il faut que je réveille le frangin.

J'attends un gros quart d'heure. Je n'ose pas. Il est fatigué mon ainé, depuis le temps qu'il s'occupe du daron. Il habite le même département et il est souvent venu le voir, le soutenir, lui tenir compagnie. Moi j'habite la région parisienne et je suis pris par le boulot. Alors je n'étais pas là.

— Il faut te réveiller, grand. Papa est mort. On doit y aller.

Le frangin est comme hébété, les cheveux en bataille, l'œil mauvais.

— Comment ça, il est mort ? Putain, la *gadgie* de l'hosto a dit qu'il ne se passerait rien. Qu'on pouvait aller dormir. Quelle conne, celle-là, elle va m'entendre !

— Tu sais, grand, ça ne changera rien. Popaul est mort, c'est tout !

— Oui mais il est mort tout seul et ça me fait chier.

— C'est vrai, grand, t'as raison, ça fait chier.

Nous voilà repartis, un peu paumés, pour le service de cancérologie. On fume en silence, comme tout à l'heure. La bagnole va puer le tabac, énormément, mais, pour le moment, on s'en fout.

Déjà pour le petit frère on m'avait fait le même coup. J'étais avec Béa, sa femme et on veillait depuis des jours dans un mouroir à Paris. Le petit frère était en train de partir du sida, à 43 ans. Il avait été transfusé à Saint Germain en Laye, après un accident et on lui avait sauvé la vie en lui donnant du sang vicié provenant de la centrale de Poissy. L'institut Pasteur n'avait fait aucun contrôle. Il fallait écouler le sang en stock, avec l'accord du cabinet du premier ministre. Des assassins tous ces gens-foutre ! J'ai les noms des principaux coupables ! Je sais bien que ça ne change rien mais je sais qui sont les fumiers qui n'ont pas fait leur boulot. Des crevures sans

honneur à qui je souhaite d'en baver comme on en a bavé. La vie, parfois, est longue et j'espère que la leur sera pleine de malheurs. Et peut-être même que leur route, un jour, croisera la mienne. Ils devront alors faire gaffe à leurs abattis et peut-être faire leurs prières. Vas savoir !

La doctoresse, forte femme en blouse blanche, entre dans la chambre où le petit frère en finit péniblement avec son bref passage sur terre, piqué de partout par une seringue de morphine qui agit automatiquement. Il râle tout doucement, à intervalles réguliers. C'est horrible.

— Allez-vous restaurer un peu depuis le temps que vous êtes là.

— Vous croyez docteur ?

— Oui, il ne se passera rien dans les heures qui viennent.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. Allez-y je vous dis.

Nous y allons. Le restaurant n'est pas loin. On mange quelques bricoles sans quasiment dire un mot et on revient. À notre retour, moins d'une heure plus tard, la même doctoresse, sans sourciller, visage grave, nous annonce que le petit frère est mort. Comme le daron, tout seul dans son lit de souffrance.

C'est à se demander si on ne les fait pas mourir exprès pendant notre absence. Comme ils veulent, pour avoir la paix. Vite, vite, magnez-vous, ils sont partis. On peut œuvrer...et ils accélèrent un peu le processus, tranquillement, entre gens de la médecine. Pour la famille, c'est circulez, y a rien à voir. Quelques heures de plus ou de moins pour le mourant, ça ne change pas grand-chose pour lui et ça ne change pas la face du monde, se disent-ils.

Qu'est-ce qu'on peut dire ? Rien. Les pauvres mourants ne sont plus dans la vraie vie et il est légitime d'abrégé leurs souffrances. Totalement légitime. Le problème n'est pas là. On voudrait être présent lors du dernier soupir, tenir la main de celui qui s'en va. Lui faire comprendre qu'on l'aime jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime seconde. Eh bien non, cela nous est interdit

et c'est terriblement frustrant, voire culpabilisant. C'est comme ça.

Quand on arrive à l'hôpital, sur le coup de trois heures du matin, le daron n'est déjà plus dans la piaule où il a passé les pieds outre. Le ménage a été fait, le lit a été changé. Tout est en prêt pour accueillir un nouveau mourant. Il faut assurer un efficace *turn over*, service public ou pas ! La mort aussi, dans notre monde merveilleux, doit être rentable !

On cherche notre papa, on se renseigne, on va d'un étage à l'autre. On se paie tous les couloirs. L'atmosphère est tout à fait étrange la nuit dans un hôpital. C'est presque trop silencieux et feutré. C'est le désert total. Tout le monde semble roupiller du sommeil du juste, y compris une partie du personnel. Il y a des petites loupottes jaunes pour éclairer a minima notre drôle de chemin. Ca en devient inquiétant au bout d'un moment. On se regarde, mal à l'aise, avec le frangin, en fronçant les sourcils, l'œil étonné, l'air coupable. On fait attention à ne pas faire de bruit en marchant, nous mettant sur la pointe des pieds, comme si on était des voleurs. Bizarre !

Ca sent toujours aussi fort l'éther et le médicament, mais on s'y habitue un peu, à force d'à force.

Après avoir fait tous les étages et interrogé à peu près tout le personnel présent, que l'on semble la plupart du temps déranger, on nous indique qu'il faut probablement aller voir le service funéraire, tout en bas, de l'autre côté de la cour, tout au fond. Il est peut-être déjà là-bas, votre papa, vous savez ! Bon. Nous y allons dare-dare. Une dame très gentille nous reçoit et nous dit que notre papa est bien arrivé. Elle s'occupe de préparer le mort, notre mort enfin retrouvé. Elle l'habille et dit qu'elle préfère être seule. J'ai l'habitude, messieurs, vous comprenez ! Allez boire un café et revenez d'ici une heure. Vous verrez il sera beau, le papa !

Dont acte. On y va.

Quand on revient une bonne heure après, le daron est allongé, visage émacié mais apaisé, dans une jolie petite salle funéraire climatisée. La

responsable du service l'a revêtu de son beau costume, d'une chemise blanche et d'une cravate. Elle a bien travaillé et tout est en ordre. Elle a récupéré toutes les affaires qui étaient dans la chambre et les a rangées dans la valise, posée au pied du lit. Nous sommes satisfaits et le disons à la dame qui en est tout émue. Elle dit qu'elle n'a fait que son métier mais que nos compliments lui font très plaisir. Elle nous dit qu'en général personne ne la félicite et qu'elle le comprend bien compte tenu du contexte. Le frangin et moi pensons que la tristesse ne doit pas entraîner l'ingratitude. Au contraire. On peut être triste et rester poli et attentif aux autres. C'est même la moindre des choses. Dans une période comme celle de la mort d'un proche, c'est peut-être la vérité de chacun qui prévaut. Allez savoir. Mais, bon, on ne le sait que trop, il faut de tout pour faire un monde, même, hélas, des cons.

Nous passons quelques heures assis à côté du daron. Vers neuf heures, nous allons acheter des roses dans le magasin de la rue d'à côté. C'était ses fleurs préférées. Quelques fleurs rouges entre ses pauvres mains décharnées pour que ça fasse un peu moins triste, un peu moins dépouillé et le reste dans un vase sur la petite table de chevet.

Puis on s'occupe des formalités. C'est dingue le nombre de formalités à accomplir lors de la mort de quelqu'un. Il faut déclarer le décès à la mairie. Il faut appeler une entreprise de pompes funèbres et préparer l'enterrement. Ensuite il faudra s'occuper de la succession, des impôts, de la sécu, de la mutuelle, du gaz, de l'électricité, du téléphone, des assurances et tout le bataclan. Rien que pour éviter les soucis à ceux qui restent, les coups de fil, les paperasses, les dossiers, les obsèques qui coûtent bonbon, tout ça en plus du chagrin et de la tristesse, les gens ne devraient pas mourir.

Je ne sais pas qui a eu cette idée que les humains étaient mortels, mais, nom de dieu, c'est un sacré connard ! C'est insupportable ces décès perpétuels. Ça n'arrête pas. Guerres ou paix. Vieux et jeunes. Accidents et maladies. Morts naturelles et crimes. Gentilles personnes et gros méchants. Intelligents et sots. Raffinés et vulgaires. Cultivés et barbares. Beaux et laids. Aimés et honnis. Célèbres ou inconnus. Sans désespérer. Jamais.

Encore, si on réfléchit trois secondes – ce qui n'est quand même pas trop